

## CHAPITRE XVII.

Les petites actions de guerre. — Les défis.

On ne connaît pas la guerre de Cent ans, lorsqu'on n'en connaît que les trois grandes batailles. C'est une Iliade pleine d'épisodes et de détails; Iliade de plus d'un siècle, avec un pays de trois cents lieues en tous sens pour théâtre. L'Homère de cette Iliade, c'est Froissart, qui rappelle l'Homère antique autant que permis à un chroniqueur. Son livre fourmille d'une multitude de petites actions de guerre, combats, rencontres, défis, où l'on a la satisfaction de trouver la fortune plus égale et la France moins malheureuse. Froissart, malgré son penchant pour l'Angleterre, semble constater lui-même cette égalité, lorsqu'il abrège; au récit détaillé il substitue alors cette formule: « L'un jour gagnoient les François (ou les Anglois), et l'autre perdoient, ainsi que faits d'armes se démènent. » Le seul avantage, je crois, qu'il reconnaît aux Anglais, c'est la force du corps.

A en croire Christine de Pisan, la meilleure

chevalerie se trouve et doit se trouver en France. Qui fait les bons chevaliers? Le climat. (Montesquieu n'eût pas mieux dit.) Dans les pays chauds, il n'y a pas assez de sang, donc moins de courage que de ruse; dans les pays froids, il y a trop de sang, donc le courage est violent et aveugle; dans les pays tempérés, il n'y en a ni trop ni trop peu, et il en résulte un mélange de courage et de prudence qui constitue la vraie chevalerie. Théorie un peu téméraire au lendemain de Crécy et de Poitiers: c'est qu'il s'agit précisément d'effacer Crécy et Poitiers; Christine est un écrivain politique aux gages du roi de France.

Le sentiment de l'honneur, excité par l'émulation nationale, rendit très-acharnés la plupart des combats du xiv<sup>e</sup> siècle. Les mêmes écussons, à force de se rencontrer sur tant de champs de bataille, finissaient par être connus de tous. Nul ne pouvait espérer de se dérober à la honte. Toutes les actions étaient remarquées, recueillies et sévèrement jugées. Dans chacune d'elles, le chevalier se sentait donc responsable de l'honneur de sa famille et de la pureté de son écusson. Froissart cite le plus de noms qu'il peut. Il place au début une liste «des plus preux de cette histoire.» Il appelle les uns *preux*, les autres *souverains preux*. Il écrit, dit-il, pour encourager les nobles cœurs et leur montrer exemple en matière d'honneur. Dans son livre,

les familles nobles des deux nations retrouvaient, comme, dans le poëme d'Homère, les peuples et les villes de la Grèce, des titres d'ancienneté et d'honneur.

Stimulée par tous ces motifs, la valeur des chevaliers était indomptable. On voit dans Froissart très-peu d'exemples de chevaliers qui fuient, même devant un nombre supérieur. Souvent, au contraire, des troupes inférieures en nombre et poursuivies se retournent si on les provoque, et combattent jusqu'à la mort. On n'a donc point de reproches à faire aux chevaliers du XIV<sup>e</sup> siècle sous le rapport du courage. Il y en aura tantôt assez d'autres à leur adresser.

On aura une idée de l'acharnement des rencontres par celle de Marcheras en Bigorre, en l'année 1388. La garnison anglaise du château de Lourdes était allée faire du butin. Les Français la surprennent au retour. Les deux partis mettent pied à terre, laissent paître leurs chevaux, saisissent leurs lances et s'en viennent l'un sur l'autre aux cris de *saint Georges Lourdes!* et de *Notre-Dame de Bigorre!* Ils se heurtèrent de leurs lances, qui étaient si serrées et si fortement appuyées sur les poitrines, qu'il semblait que ce fût un pont. Quand ils eurent bien poussé leurs lances, ils les jetèrent à terre, et, déjà tout échauffés, prirent leurs haches; ils se mirent donc à combattre avec les haches et

à porter de grands coups, dont chacun avait le sien. Durant plus de trois heures ils se battirent ainsi et se firent de terribles blessures. Ceux qui étaient hors de combat, ou si maltraités et si épuisés d'haleine et de forces qu'ils ne pouvaient plus se soutenir, s'en allaient s'asseoir sur un fossé, ou au milieu du pré, ôtaient leurs bassinets et se rafraîchissaient; quand ils étaient bien rafraîchis, ils remettaient leurs bassinets et venaient encore recommencer à combattre. La bataille ne cessa que par la fatigue des uns et des autres. Ils ne pouvaient plus tenir les haches et les lances, et tous quittèrent leurs armures pour se rafraîchir. Les capitaines des deux troupes avaient été tués, et l'on emporta leurs corps. En mémoire de ce combat, on éleva une croix de pierre au lieu même où ces deux écuyers tombèrent et moururent. « La voilà, » dit en s'interrompant, et en étendant le bras vers le bord de la route, le chevalier Espaing de Lyon, qui racontait au bon Froissart cette véritable et dramatique histoire, tout en chevauchant vers la cour du comte de Foix. A ces mots, ajoute Froissart, nous nous agenouillâmes au pied de la croix, et nous y dîmes chacun pour les âmes des morts une patenôte, un *Ave Maria*, un *De profundis* et *Fidelium*.

Un curieux épisode de ce combat, c'est un varlet qui fait la leçon à son maître. Un bon écuyer, Ernauton de Sainte-Colombe, était fort malmené

par un écuyer du pays, Guillonnet de Salanges; il ne pouvait plus respirer. Il avait un varlet qui regardait la bataille sans combattre. Là se bornait le rôle ordinaire des varlets; mais celui-ci ne put voir de sang-froid son maître si maltraité. Il vint à lui, lui prit la hache des mains et lui dit: « Ernauton, allez vous asseoir et reposer, vous ne savez pas combattre. » Là-dessus, il donne à Guillonnet un si bon coup de hache sur le bassinnet, qu'il l'étourdit et le couche par terre, puis l'oblige à se rendre à son maître.

J'ai parlé tout à l'heure d'Homère. Comme ses héros, les chevaliers étaient en évidence dans le combat. On n'en voit guère, à la vérité, qui fasse fuir devant lui toute une armée. Des hommes d'armes, des archers les soutenaient. Mais ils sont en avant, ils font les principaux exploits; c'est sur eux que l'attention se porte. On vit même des armées s'arrêter, et, spectatrices, laisser le champ libre à deux chevaliers de renom qui se provoquaient. En 1378, deux troupes ennemies se rencontrèrent près de Cherbourg. Elles mirent pied à terre pour combattre. Un seul chevalier, messire Lancelot de Lorris, demeura sur son coursier, le glaive au poing, la targe au cou; s'avancant entre les deux troupes, il demanda une joute pour l'amour de sa dame.

Le défi fut entendu et répété parmi les Anglais,

et de leurs rangs sortit Jean de Copeland, moult roide chevalier. Au premier heurt, il transperça la targe, l'armure et le corps du malheureux Lancelot. Ce fut dommage, car il était bon chevalier, frisque et amoureux : il fut depuis bien regretté. Après avoir regardé ce combat, les deux troupes, à leur tour, se joignirent. Voilà une scène homérique, moins le sujet du défi. Mais la jactance des héros grecs qui se provoquent par l'insulte est bien moins touchante que la douce pensée du jeune chevalier qui demande poliment une joute pour l'amour de sa dame.

D'autres fois ces appertises d'armes se faisaient aux barrières des places assiégées. Robert Knolles assiégeait Noyon en 1370 et ne réussissait pas à attirer dehors les chevaliers de la ville. Un chevalier d'Écosse de son armée, messire Jean Seyton, homme hardi, courageux et avisé, sortit des rangs, sa lance au poing, monté sur son coursier, son page derrière lui, et, brochant des éperons, gravit la montagne vers la ville. Arrivé devant les barrières, il mit pied à terre, et dit à son page : « Ne t'en va pas d'ici. » Puis, tenant sa lance dans ses mains, il sauta par-dessus les barrières. Il y avait là de bons chevaliers du pays, messire Jean de Roye, Lancelot de Lorris, ce gentil chevalier dont on a lu tout à l'heure la triste fin, et dix ou douze autres qui furent émerveillés, ne sachant

ce qu'il voulait faire. « Seigneurs, dit le chevalier écossais, je vous viens voir; vous n'osez sortir de vos barrières et j'ose y entrer; je veux mesurer ma chevalerie à la vôtre, et prenez-moi si vous pouvez. » Cela dit, il se mit à leur lancer de grands coups de lance, et eux à lui. Pendant une heure, il s'escarmoucha lui seul contre eux tous si vaillamment, qu'il blessa deux des leurs. Les gens de la ville le regardaient de la porte et des créneaux en grande admiration; ils eussent pu lui faire beaucoup de mal à coups de flèches s'ils eussent voulu; mais non, car les chevaliers français le leur avaient défendu. Pour lui, il y prenait tant de plaisir, qu'il s'y oubliait tout à fait. Son page, qui s'en aperçut, vint sur son coursier, près des barrières, et lui dit en son langage: « Partez, monseigneur; il est temps, nos gens s'en vont. » Le chevalier l'entendit, prit ses mesures, et, après avoir encore lancé deux ou trois coups, sauta hors des barrières sans nul dommage; puis, tout armé qu'il était, il s'élança sur son coursier, derrière son page, et, brochant des éperons: « Adieu, adieu, seigneurs, cria-t-il aux Français, grands mercis. » Il eut bientôt rejoint l'armée anglaise.

On eût été blâmé d'interrompre ou de secourir des chevaliers combattant à nombre et à armes égales. On respectait un tel combat. Quand le prince de Galles prit et ravagea si horriblement

Limoges, trois seigneurs, messire Jean de Villemur, messire Hugues de La Roche et Roger de Beaufort, capitaines de la cité, se disaient entre eux : « Nous sommes perdus ; or, vendons chèrement notre vie, ainsi que chevaliers doivent faire. » Messire Jean de Villemur dit à Roger de Beaufort : « Roger, il vous faut être chevalier. » Roger répondit : « Sire, je ne suis pas encore si vaillant que je doive être fait chevalier ; je vous remercie de m'en avoir fait souvenir. » Ils n'en dirent pas plus, ils n'avaient guère le temps de parler longuement. Ils se rassemblèrent en une place, s'adossèrent à un vieux mur, et là, messire Jean de Villemur et messire Hugues de La Roche déployèrent leurs bannières. Il pouvait y avoir autour d'eux quatre-vingts combattants. Le duc de Lancastre et le comte de Cambridge arrivèrent avec leurs gens ; les hommes d'armes français furent bientôt tous tués ou pris. Les deux chevaliers et l'écuyer Roger tinrent seuls pendant longtemps. Le duc de Lancastre combattait avec Jean de Villemur, qui était grand chevalier, fort de corps et bien taillé de tous ses membres ; le comte de Cambridge avec Hugues de La Roche, et le comte de Pembroke avec Roger de Beaufort. Ces trois contre trois firent de grandes appertises d'armes : tous les autres se tenaient à l'écart, et malheur à qui s'en fût mêlé ! Le prince de Galles, dans son carrosse, survint

pendant le combat, et prit tant de plaisir à le regarder, que sa sombre colère en fut adoucie. Il fallut enfin que les trois Français se rendissent: « Seigneurs, dirent-ils, nous sommes vôtres, vous nous avez conquis. Traitez-nous selon le droit des armes. — Pardieu, messire Jean, dit le duc de Lancastre, nous ne le voudrions pas autrement faire, et nous vous recevons comme nos prisonniers. » Le droit des armes était donc celui de l'humanité et de la courtoisie.